

MISE AU POINT de LE CORBUSIER (1965 – Testament – 10 feuillets – Temps de lecture 40 mn environ)

Rien n'est transmissible que la pensée. Au cours des ans, l'homme acquiert petit à petit par ses luttes, son travail, ses efforts sur lui-même, un certain capital, conquête individuelle et personnelle. Mais toute la recherche passionnée de l'individu, tout ce capital, cette expérience durement payés disparaîtront. Loi de la vie: la mort. La nature clôt toute activité par la mort. Seule la pensée, fruit du travail est transmissible. Les jours s'écoulent, au courant des jours, au cours de la vie ...

Tout n'est qu'accords, rapports, présences. Et aussi synthèse foudroyante, déclenchement, déclic, éclair pour la vision, l'intervention, la catalyse. Raison d'être: impassible permanent, au milieu, par de-là, au-dessous, au-dessous des événements, des éléments à travers tout.

Il y a les présences: l'éternel du permanent. Ceux de la science qui disent arriver à la connaissance! Mais quelle justification, quelle explication fournir à l'existence des coquillages des lézards, des chien (types bien), et autres éléphants, des hommes et des femmes ... Ceux qui dissèquent mais ne voient pas; la connaissance par la raison, par l'intervention. Coexistence: le contexte, le fluide qui passe. L'Unité employée par un acte personnel humain: compréhension. Illumination. Entre le pourquoi et le comment: l'échelonnement, la gamme des esprits.

Observez! Où sont les observateurs? Savoir que les fourmis ont un radar, d'accord. Mais savoir pourquoi elles existent et pourquoi elles ont de tels lots. La vie tisse sa trame. Ne revient jamais en arrière...

Des ma jeunesse j'ai eu le sec contact avec le poids des choses. La lourdeur des matériaux et la résistance des matériaux. Puis les hommes: les qualités diverses des hommes et la résistance des hommes et la résistance aux hommes. Ma vie fut de vivre en leur compagnie. Et de proposer au poids des matériaux des solutions téméraires... mais ça a tenu! Et de savoir que les hommes sont tels ou tels. De m'en étonner parfois et encore aujourd'hui d'en être stupéfié parfois. Mais de le reconnaître, de l'admettre, l'ayant vu, le voyant... Et de jouer mon humble partie à travers les vents et les soleils. Et de n'avoir jamais été amer, si ce n'est de l'avoir paru tel parfois devant...les journalistes et surtout devant leurs photographes qui, par leur à peu près, leur moyen esprit, exigent de vous (et y arrivent) votre propre mascarade, par leurs erreurs multipliées, étourderies, légèretés, conformisme,... Et ça rime avec journalisme cette forme d'activité

basée sur le jour le jour (son nom l'indique) et cette notion: tout ça n'est que pour un jour.

"Il faut de nouveau creuser dans la vie afin de refaire de la chair."

Ce n'est pas moi qui prononce ces propos éternels, mais Henri Miller, et cependant, il me semble les avoir déjà pensés. **A nouveau creuser dans la vie...refuser la guerre, abondance sur toute la terre...métamorphose par équipement: machines et esprits pour les jaunes, les noirs et les blancs. Alors ce sera le réveil général des civilisations.** Alors mort de Wall Street, et nourritures terrestres conquises. **Il reste à plonger dans l'humain-divin: assez pour retrouver le grand fait des grandes significations.**

Drôle d'aventure que la vie. On est une boule, une sphère. Et celle molécule, cet astre glisse, heurte, fracasse, on fait plaisir à X ou à Y. On est dedans sa propre sphère et celle-ci commande à son destin.

J'ai 77 ans et ma morale peut se résumer à ceci: dans la vie il faut faire. C'est-à-dire agir dans la modestie, l'exactitude, la précision. La seule atmosphère pour une création artistique c'est la régularité, la modestie, la continuité, la persévérance.

J'ai déjà écrit quelque part que la constance est définition de la vie, car la constance est naturelle et productive. Pour être constant il faut être modeste, il faut être persévérant. C'est un témoignage de courage, de force intérieure, une qualification de la nature de l'existence.

La vie vient au travers des hommes, ou bien les hommes viennent au travers de la vie. Ainsi naissent toutes sortes d'incidences Regardez donc la surface des eaux ... Regardez aussi tout l'azur tout rempli du bien que les hommes auront fait..., car pour finir, tout retourne à la mer... En fin de compte, le débat se pose ainsi: l'homme seul face à lui-même, lutte de Jacob et de l'Ange à l'intérieur d'un homme. Il n'y a qu'un seul juge. Sa propre conscience, c'est-à-dire vous-même. Ainsi tout petit ou tout grand mais pouvant aller (petit ou grand) du dégueulasse au sublime. Cela dépend de chacun, dès le début. **On peut choisir le côté digne, pour soi, pour sa conscience, mais on peut aussi choisir l'autre possibilité: l'intérêt, l'argent.**

Toute ma vie a été occupée à des découvertes. C'est un choix. On peut conduire de magnifiques Cadillac ou Jaguar, on peut aussi se passionner pour le travail que l'on fait. La recherche de la vérité n'est pas facile. Car il n'y a pas de vérité aux extrêmes. La vérité coule entre deux rives, mince filet d'eau ou masse croulante du fleuve...Et à chaque jour différente...

Et nous sommes dans un monde de fonctionnaires fermés sur eux-mêmes, incapables de décisions. Voilà les assemblées...les conseils...Il est bon que les cons y prennent la parole, car nous autres nous pourrions oublier le poids des pierres et la sueur qu'il faut pour les remuer.

A 17 ans et demi, je construisis ma première maison. Déjà j'avais risqué contre l'avis des sages. Une témérité: deux fenêtres d'angle. Sur le chantier, au début, je saisis une brique et la soupèse. Son poids m'effraie. Je reste pétrifié. Alois une brique...alors des millions de briques maçonnées l'une sur l'autre.

L'avis des sages, de nus fonctionnaires? Il importe peu. Je me souviens d'une conversation avec Maurice Jardot vers 1953. Il était question de Picasso. Picasso avait demandé à Jardot: «Cela faisait bien mon exposition de Rome, etc.?» Je répliquai à l'ami Jardot: «Si vous aviez répondu "Non. L'exposition faisait plutôt mauvais effet", Picasso vous aurait dit: "Je m'en fous, j'ai raison, l'opinion m'est indifférente".»

J'avais 60 ans lorsque me fut passée ma première et seule commande d'Etat, et ceci, sans doute, pour rire un peu! Le monde fut alerté partout. L'Esprit: un moyen âge. Après la guerre: reconstruction, pour Corbu: zéro. Toutes les constructions sont dues à des initiatives privées. Grand nombre de projets épatants, ayons la modestie de le dire, furent torpillés par les fonctionnaires. **Une fois, alors qu'on me remettait un illustre hommage, pour mieux m'écarter, j'ai dit que j'avais tout raté.** C'est vrai dans la mesure où mes projets n'ont pu se concrétiser, c'est vrai dans la mesure où lorsque plus tard, lorsque j'aurai rejoint quelques zones célestes, les années de cheval de fiacre continueront Messieurs les Non, vous serez toujours à l'affût, toujours contre. LES médiocrités continueront, les idioties seront toujours écrites, dites ou proclamées...les barrages toujours installés... les chers confrères...les autorités, les ordres, les conseils supérieurs...Souvenez-vous des coups bas, pour l'Unité d'habitation de Marseille, par exemple: «Des taudis à se taper la tête contre les murs ...» Et ce médecin psychiatre, président de l'ordre: «Ecllosion de maladies mentales...Et aussi: «Contre les lois de l'hygiène...» (Du Conseil supérieur de l'Hygiène et de la Santé publique).

Je pourrais donner le vrai fond du sac: où sont les déchets? Trop facile et trop puant...Un boxeur sait qu'il doit saigner du nez et un joueur de rugby qu'il doit se démettre l'épaule Ou se limer le genou... je dis ici, le problème n'est pas de gagner de l'argent, le problème est de faire quelque chose (produire, créer, administrer, organiser, etc.). Là seulement il y a du bonheur. Le bonheur se porte à l'intérieur et me dispense des corvées du Palm Beach ou des demoiselles et des fastes des Petits Lits Blancs. Il faut savoir, tout voir, prévoir, etc., et ensuite, et par dessus tout, faire la part de l'imprévisible: ça c'est sentir, flairer le fruit d'un don, d'une expérience, d'une vie quotidiennement ajoutée.

A 32 ans j'étais à «L'Esprit Nouveau », par ferveur, loyauté, témérité, mais aussi courage, risque accepté. A 32 ans est écrit «vers une architecture» apparition claire et affirmation d'une vision des choses (risques compris) quand les racines étaient faites, les racines étant faites. La jeunesse, c'est la dureté, l'intransigeance, la pureté. Le ressort se détend, s'est détendu. C'était inscrit dans l'homme, dans une destinée. De l'enfance à 30 ans, quelle rumeur intense, quel brassage, quelles acquisitions! Je ne l'ai jamais su le petit. Il allait sa route. De même, on voit dans les files de gosses (cheveux en brosse) qui vont à la piscine, à Paris, le matin avec leur classe, ou à la mer, en vacances, une intensité dans les gestes, dans les propos, les regards, la marche, le geste amical vers les copains. Combien en restera-t-il de tant de possibilités, de tant de propreté?...

La ligue de conduite pour les jeunes qui prennent aujourd'hui le relais des aînés ne me semble pas devoir être la découverte d'un esthétisme passager, mais la recherche profonde, passionnée, intime, de tous les secrets des métiers qui permettront de constituer des objets précis et exactement faits, aptes à réaliser un outillage pour la nouvelle société qui se forme sous nos yeux dans le monde entier. Tout est dans la manière de faire (travail intérieur) et non pas dans la manière d'être qui n'intéresse personne.

A Bogota, en 1950, j'avais eu le sentiment d'une page à tourner: fin d'un monde, immanente, imminente. Il ne reste plus à connaître que la durée en heures humaines, des secondes ou des minutes de cette...catastrophe? Non, amis, de cette délivrance. Une circonstance sans emphase et nullement solennelle: un voyage d'affaire à Bogota me remplit les mains en cinq jours seulement d'une récolte de faits et de preuves d'ordre général et d'ordre personnel capables d'affirmer sans angoisse, mais bien dans la joie de demain, que la page va tourner, une grande page de l'histoire humaine, l'histoire de la vie des hommes avant la machine et que celle-ci a brisée, brisée, mise en miettes.

Exemple aux U.S.A. A New York 15 millions d'habitants, l'horreur d'une Société d'abondance sans but ni raison. A Long Island, mon ami Nivola, fils d'un maçon, cultive des légumes entre les murs déterminateurs d'espaces. U.S.A.: les femmes, la psychanalyse partout, l'acte sans écho, sans but. Des journées sans suite, autre que d'arriver au bout. On travaille pour vingt-quatre heures, sans prévisions, sans sagesse, sans plans, sans étapes. New York! Cette ville est atroce sur le ciel, hirsute, sans politesse, chacun pour soi. Le terrain est vendu sur plan, par bloc au mètre de superficie. Tu as le droit de faire ce qu'il te plaira! Ville de «trade», fabriquer et vendre, sortir sa journée! On fonce dans tous les sens...sans pitié, sans jeu...

A Chandigarh, un soir, j'ai dit à Pierre Jeanneret: «Il n'y a que ceux qui jouent qui soient des types sérieux!» Pierre ayant protesté, j'ai repris: «les alpinistes, les rugbymen et les joueurs de cartes, et les joueurs de roulette sont des fumistes, car ils ne jouent pas...ils ne jouent pas... Conformisme et non-conformisme. Tout ce que l'on apprend dans les écoles, dans les clubs politiques, dans les cours de danses arrive à constituer pour chaque individu et selon son caractère une constellation de points fixes formant un dessin indéformable, forteresse entre le libre jugement et le libre et juste usage des choses que donne le bon Dieu, ou les arrangements qu'en offrent les hommes. Montaigne ici alors est le bienvenu: «Au plus élevé trône du monde n'est-on encore assis que sur son cul.» Oui, la règle c'est le jeu. Il y a eu l'argent pour servir, puis il asservit et les hommes ont oublié de jouer. **Quand mon client me remplit la tête de tels de ses petits besoins, j'accepte, j'accepte jusqu'à un certain point où je dis non, impossible! Car c'est alors hors de la règle de mon jeu, du jeu en question: le jeu de cette maison, de cette combinaison dont la règle a surgi à l'heure de la création, s'est développée, affirmée, devenue maîtresse.** Tout à l'intérieur de la règle! Rien hors de la règle! Sinon je n'ai plus de raison d'exister, là est la clef. Raison d'exister: jouer le jeu. Participer, mais humainement, c'est-à-dire dans l'ordre, dans un ordre pur. Mais il faut d'abord avoir regardé, vu, observé. Alors on peut dégager des sensations, des perceptions et des idées. La métaphysique n'est que l'écume d'une conquête, le versant qui redescend, un tait ou les muscles de l'action ont cessé de fonctionner. Ce n'est pas un acte, pas un fait, c'est un écho, un reflet. Et ça touche et affecte des types humains particuliers: les parleurs de discussions. On me prête des capacités occultes, mathématiques, nombres, etc.

Je suis un âne mais qui a l'œil. Il s'agit de l'œil d'un âne qui a des capacités de sensations. Je suis un âne ayant l'instinct de la proportion. Je suis et demeure un visuel impénitent. C'est beau quand c'est beau...Mais c'est au Modulor! Je m'en fous du modulor, qu'est-ce que vous voulez que ça me lasse le modulor? Et puis, non! le modulor a fatalement raison, mais c'est vous qui ne sentez rien. Le modulor rallonge l'oreille aux ânes. (Ici, il s'agit d'un autre âne que l'âne moi-même cité plus haut.)

Mon carnet de voyage à Bogota, 50 ou 51, comprenait quelques notes remises ensuite à Jardot, le 31 janvier 53. Les voici bienvenues à ce point de nos propos:

«Réapparition de la proportion dans l'œuvre d'art», «L'apport de LC.»

1919: les tracés régulateurs -(la preuve: Choisy). Désormais, recherche exclusivement personnelle. J'ignore tous les traités. Mais je déclare la guerre, la guerre à Vignole (et Compagnie) dont je renifle partout les émanations cadavériques.

Corbu devant: 1922. La ville contemporaine de 3 millions d'habitants. L'immeuble-villas (découvert en 1910 à la Chartreuse d'Ema).

1919: la volonté de la tâche est apparue, dans la peinture, dans le dessin. Et l'esprit d'architecte s'est intégré, manifesté. Dès lors, uniformité de la recherche: architecture, peinture (en lait, sculpture, car espace, lumière sur forme d'une nouvelle éthique).

Jusqu'en 1928, non pas objets, verres et bouteilles, mais supports de géométrie, fauteurs de proportionneraient. Après 28, alors, figure humaine et objets à réaction poétique ...

Au bout de la course 1951, à Chandigarh : contact possible avec les joies essentielles du principe hindou: la fraternité des rapports entre cosmos et êtres vivants: étoiles, nature, animaux sacrés, oiseaux, singes et vaches, et dans le village, les enfants, les adultes et les vieillards actifs, l'étang et les manguiers, tout est présent et sourit, pauvre mais proportionné.

Depuis ma première maison construite à 17 ans et demi, j'ai poursuivi mes travaux parmi les aventures, les difficultés, les catastrophes et de temps à autre le succès. Maintenant, à 77 ans, mon nom est connu dans le monde entier. Mes recherches, mes idées semblent être partagées quelquefois, mais les obstacles sont toujours présents comme les obstruc-teurs.

Ma réponse? J'ai toujours été actif et agissant et je le demeure. Ma recherche a toujours été dirigée vers la poésie qui est dans le cœur de l'homme. Homme visuel, travaillant avec ses yeux et ses mains, je suis animé par des manifestations tout d'abord plastiques. Tout est dans tout: cohésion, cohérence, unité, Architecture et urbanisme conjugués: un seul problème, réclamant une seule profession.

Je ne suis pas un révolutionnaire, je suis un type timide, qui ne se mêle pas de ce qui ne le regarde pas, mais les éléments sont révolutionnaires, les événements le sont, et il faut considérer ces choses avec sang froid, avec la vue à distance. Dans mes voyages, je vois des choses caractéristiques. Les ambassadeurs étaient autrefois indispensables, ils avaient des missions pour quelques années, deux ou trois, qu'ils faisaient en calèche avec, non pas des mots croisés, mais des mots secrets. Ils agissaient au mieux des intérêts du patron qui était le roi ou le prince ou la république, peu importe. Maintenant, lorsqu'une question se pose, immédiatement vous prenez l'avion, en dix heures, en vingt heures vous êtes à pied d'œuvre chez votre adversaire, vous posez le dossier sur la table, vous liquidez le problème, vous rentrez deux ou trois jours après. Ce changement se passe dans toute la gestion des affaires du monde, cela a des conséquences extraordinaires. J'ai été conduit à Bogota pour y faire les plans de la ville. J'y suis allé en avion et, en arrivant, j'ai appris une chose extraordinaire. C'est une ville de quatre siècles, faite par le conquistador du Mexique qui, avec cinquante chevaux, a battu les Indiens qui, eux, n'avaient pas de chevaux. Pour aller de Bogota à Barranquilla, le port, il fallait vingt-cinq jours, maintenant il faut deux heures et quart. Dans cette ville hispanique il y avait depuis vingt années des écoles, des livres qui arrivaient; tout à coup, les types ont dit: «Mais on peut sortir!» et ils sont allés voir le monde, ils ont dit à d'autres gens qu'ils ont rencontrés: «Vous pouvez venir chez nous, venez voir, il y a à faire.» Les gens sortis allés, ils ont trouvé le sous-sol, le sol; ils ont dit: «On va faire une ville d'un million d'habitants...»

Vous êtes devant des faits, sous nos pieds la terre bouge, mais en vérité ce n'est pas la terre qui bouge. Nous sommes sur un tapis roulant qui est l'évolution de l'époque. Nous sommes une civilisation machiniste, nous devons prendre une tournure d'esprit. La sociabilité est un phénomène humain naturel: Adam et Eve pour commencer et cela a continué. La conséquence extrême est l'occupation du territoire. Au Ministère de la Reconstruction il y a eu des gens gentils (d'autres beaucoup moins). Ils ont pris mon «petit bobard» et ils ont appelé cela l'aménagement du territoire. A la télévision, on peut même voir des gens très sérieux parler de cela le dimanche soir, pour enfoncer des portes ouvertes par moi depuis quarante années au moins. Passons, c'est le prix de l'amitié... J'ai donc dit: «Messieurs, attention! Avant l'aménagement il faut occuper le territoire, et où est le territoire?» Voilà le problème d'aujourd'hui. Il faut tracer les routes du monde actuelles conduites par les cités linéaires des transformations. Ce sont des routes fatidiques, anciennes routes de tous les temps. Au long de ces routes, les cités linéaires industrielles pourront venir étaler leurs conjugaisons de terre, de 1er, d'eau, par dessus les frontières administratives. Si les routes topographiques traversent les frontières et avec, les produits fabriqués, les méthodes de fabrication, il n'en demeure pas moins vrai que **toute Société humaine nécessite d'être administrée, et qu'on ne peut pas administrer tout, le mondialisme est une des grandes choses des temps modernes, mais il y aura toujours une limitation administrative pour qu'on puisse donner des ordres à des groupes déterminés, pour que d'un autre côté arrive un autre ordre au lieu d'ordres à coups de canons, ce seront des ordres d'aménagement de nécessité mondiale.**

L'administration maintient des limites, alors que celles-ci sont déterminées par l'évolution. Il y avait autrefois les fortifications, limites de Paris. Depuis que Paris a évolué, il y en a eu cinq ou six. Puis, après la guerre de 1914, on a enlevé les dernières limites parce que l'avion était intervenu. Les routes traversent et animent. La terre est ronde et continue, tout se touche; elle est mal occupée, inoccupée, il reste beaucoup à faire pour occuper la terre au lieu d'aller dans la lune. C'est comme l'affaire Stavisky, c'est pour occuper l'opinion. La construction de routes, l'adduction d'eau seraient le grand travail civilisateur de notre société moderne. Cela peut se faire avec une facilité fantastique. Si vous survolez la terre, vous verrez où il y a des habitants et vous verrez qu'il reste une place immense; mais sans eau. Pas d'eau? Il faut l'amener. Pas de routes? Il faut les faire...

En 1961, profitant de quelques jours de grippe, j'avais écrit un petit texte que j'adressais à mon ami Jean-Jacques Duval, de Saint-Dié. Je lui écrivais alors: «Je vous envoie copie de la première frappe de mon texte Le Graphique "irréfutable". C'est véritablement pour vous un "job". Dans votre bonneterie, votre père faisait des chaussettes pour la campagne et des sous vêtements pour sexagénaires. En 1961, vous êtes l'élégance même de la bonneterie pour zézous! Vous faites des chaussettes qui sont des poèmes, des chandails, etc. Vous avez conservé vos machines, vous avez conservé vos ouvriers, votre administration, votre comptabilité. Vous n'avez rien changé, sauf votre programme. Là, vous avez, imaginé, vous avez créé. Vous avez donc fait une reconversion de vos établissements en faveur d'une évolution sociale complètement indépendante de votre volonté. Mon problème est le même. On fait des canons, de l'atomisme, de l'anti- chômage, des atmosphères d'avant-guerre, des successions d'armements préventifs. Alors, aujourd'hui, je propose: on tire la ligne verticale!

A gauche, on met une croix en travers. A droite, on fait le nouveau bilan, ouvriers, patrons, problèmes sociaux, organisation du travail, programme industriel, préparation de la mise aux machines, propagande par personnel nouveau en faveur d'une nouvelle Société qui est maintenant debout il l'horizon...»

Ce texte où se trouve être fait le point en matière d'urbanisme me semble devoir trouver sa place ici. Le voici. «LEGRAPHIQUE IRRECUSABLE». «LA LIGNE IRREVOCABLE" OU «LA FIN DU POTARD»

Une délicieuse petite révolution dans la pharmacie, révolution fraternelle, maternelle, a refermé la porte sur le nez de M. Polard; elle a installé dans chaque loyer une réforme décisive. Fait nouveau, mieux que cela: miracle accompli jusque dans ses conséquences: la longévité, en France, a fait un saut Stupéfiant: en moins d'un siècle, la durée de l'existence a été portée de 28 à 4(1 ans et, aujourd'hui, à 68 ans. Au sein des familles, la maladie est combattue par des moyens «civilisés»; la pharmacie du est née! Dans le foyer, la pige est tournée sur les atmosphères balzaciennes. J'ai précisé ici les qualificatifs de «fraternel», de «maternel», d'«amical»...

Parlons du «loyer» maintenant (thème de l'actualité bavarde), du logis: la famille, le travail, le repos. Mieux encore, parlons des - trois établissements humains» qui conduisent à l'occupation harmonieuse du territoire par les travaux de la civilisation machiniste.

Tout n'est encore «pie confusion, obscurité, hostilité, jalousie, férocité, spéculation, voracité d'argent, étalage de la sottise, soif de vanités; à vrai dire, ignorance pure et simple du phénomène essentiel, immanent: la réalisation des travaux de paix ... La discussion est dans le vide, face aux bombes. Tout est Khrouchev, Mao Tsé Tung, de Gaulle ou Reine Elizabeth. Kennedy! Autant «d'hommes de confiance», mandatés authentiques, honnêtes, intelligents, capables, passionnés. Mais aussi autant de personnages adversatifs occupant des forteresses, adversativement affrontées. **Autant de prétextes à devoir se tuer plutôt que de s'entendre! Chacun sur son socle, celui d'une civilisation machiniste, est particulièrement chargé de sauver notre esprit, notre volonté, nos buts, notre idéal... Tenant tous les mêmes propos, ils ont tous le cœur gentil et dévoué; mais ils sont tous à fourbir des armes, des bombes, des canons. Le monde va s'écrouler! Ils vont le faire sauter! Ça ne va pas rater! Et au bout de la course, pourquoi pas!)**

En moi, je porte un réconfort, j'apporte un réconfort, comme un honnête âne, qui a fait son travail accompli sa tâche! Je sais que l'horizon est libre et que le soleil va s'y lever... Méditez cette historiette: une fois, il y a un siècle, on installa le gaz dans toutes les cuisines de Paris...Le lendemain matin, la population s'est «réveillée vivante». Il n'y avait pas de morts à tous les étages; il n'y avait pas d'ambulances dans la rue pour enlever les cadavres. Les pompiers étaient restés chez eux. Que s'était-il passé, pour chauffer la soupe du soir on avait ouvert le robinet du gaz et on l'avait refermé jusqu'à l'heure du café au lait du matin... Et depuis, on apprend ceci aux enfants: «Touche pas au robinet du gaz!»

Hors des bruits et des foules, dans ma tanière (car je suis un méditatif, je me suis même comparé à un âne, par conviction), depuis cinquante années j'étudie le «bonhomme Homme» et sa femme et ses gosses. Une préoccupation m'a agité. Impérativement: introduire dans le foyer le sens du sacré, faire du foyer le temple de la famille. Dès ce moment, tout devenait autre. Un centimètre cube de logis valait de l'or, représentait du bonheur possible. Avec une telle notion de la dimension et de la destination, vous pouvez faire aujourd'hui un temple à la mesure de la famille, en dehors des cathédrales elles-mêmes diplômées d'architecture, définissaient la notion d'architecture, en remettaient le contrôle à l'Institut des Beaux-Arts, le chargeant de veiller sur la chose...**Jusqu'à la défaite de 1940, la France était le seul pays n'imposant pas de diplôme officiel à ses constructeurs, laissant aux esprits neufs et libres la possibilité d'inventer et de bâtir. La France eut des pionniers, la France, pays des inventeurs...La première loi de Vichy fut celle du diplôme obligatoire, que le Parlement avait jusque-là toujours rejeté. On apprenait dans les écoles à faire des palais à toutes fins utiles et non pas des «contenants de famille», des «contenants de travail», des «contenants de loisirs», etc..., c'est-à-dire des locaux. On a bâti les «maireries» de France, des églises en styles divers, des gares comme celle d'Orsay où des trains pour un quart de la France y aboutissent dans un sous-sol, sous un plafond haut de 3,50 m; au-dessus, une nef titanesque dépassant en dimensions les thermes de Caracalla de Rome sert aux moineaux. On bâtissait encore le «Grand Palais», proche de là, titanique aussi, pour les expositions. Qu'exposait-on? Des objets d'hommes et de femmes. Les hommes mesurant une moyenne de 1.70 m de haut, la nef du «Grand Palais» eut aussi 50 m de haut!**

Depuis soixante et un ans, les bâtons de rouge à lèvres, les sièges de 43 cm de haut, les tables de 0.70 m de haut s'y perdent sous des voûtes augustes! Ce palais lut l'ennemi mortel de toutes les expositions: les tableaux y étaient sans échelle, les statues idem. Depuis soixante et une années, il fallut à chaque fois (et plusieurs fois par année) consentir des aménagements coûteux pour mettre à l'aise les objets exposés. Des fortunes y passèrent, des milliards et des milliards! Des concessions à vie furent accordées pour ces équipements annuellement répétés.

Malgré cet échec inconcevable, malgré cette leçon administrée pendant soixante années, on n'hésita pas à répéter l'erreur, on n'hésita pas à la faire, à la Défense, la plus grande voûte du monde «qui peut recouvrir la place de la Concorde d'un seul coup». Mais la place de la Concorde reste à Paris: la Défense est à vingt kilomètres. Il y aura sous la coupole de la Défense des bâtons de rouge à lèvres, des chaises de 43 cm de haut et des tables de 0,70 m de haut. «The greatest in the world», telle fut qualifiée cette voûte. Mot magique! Mais les autos et les piétons n'y parviennent pas et n'en reviennent pas. On en est à faire des métros, à élargir le pont de Neuilly, à aménager l'«Avenue triomphale» baptisée telle par les marchands de terrains.

Elle aboutira (l'Avenue) sur l'Arc de Triomphe, aujourd'hui déjà démesurément embouteillé, à l'Obélisque de la Concorde; elle butera aux Murs des Tuileries... On parle déjà de passer sous le Louvre, sous Saint-Germain-L'Auxerrois; on tombera sur l'Hôtel de Ville et on lui passera dessous Jamais le mot grand ne fut employé si tragiquement.

Ainsi donc fut faite l'architecture des «temps modernes» de Paris.

La tâche est de s'occuper de lieux et de locaux. C'est la tâche des «constructeurs». Et les «constructeurs» sont précisément la nouvelle profession qui doit lier en un dialogue inlassable et fraternel l'Ingénieur et l'Architecte, cette main gauche et cette main droite de l'art de bâtir.

Le logis dans cette conjoncture n'avait eu aucune chance de devenir le temple de la famille. On fit la boîte à loyers et on gagna sa vie avec la boîte à loyers. La notion d'architecture fut bancale, car elle n'obéit pas à une définition juste, c'est-à-dire créer les lieux et les locaux pour l'habitation, le travail et les loisirs en plaçant ceux-ci dans les «conditions de nature», c'est-à-dire sous l'injonction péremptoire du soleil qui est notre maître irrécusable, puisque le jour et la nuit sont l'alternance qui dictera à jamais l'enchaînement valable de nos actes, le soleil (notre maître, ami ou ennemi) ne lut pas pris en considération. Les Américains s'étant réveillés tardivement à l'occasion du Palais de l'O.N.U., décidèrent de l'entourer d'un vitrage continu; mais sans l'accompagner d'un «contrôle du soleil». New York, latitude de Naples, reçut le soleil de plein fouet à travers des vitrages fixes. On ne fait pas mieux pour cultiver des orchidées...On installa «l'air conditionné», les frigories coûtent très cher. La chaleur n'en fut pas diminuée suffisamment? L'enthousiasme aidant et l'esprit soufflant, on baptisa ces façades de verre: «murs-rideaux». La mode séduisit Paris...des aventures cruelles frappèrent les usagers des murs-rideaux. On s'obstine! Cher soleil!... cher soleil devenu l'ennemi de l'habitant.

Tout était devenu d'une telle confusion après les guerres de 18 et de 40 qu'on perdit la tête! Le laissez aller déborda, la négligence coupable. L'inconscience. Les villes tentaculaires naquirent, se développèrent, atteignirent leur apogée: le scandale, le désastre. C'est New York, douze millions d'habitants; c'est Londres, dix millions; c'est Moscou qui en est déjà à cinq millions ... Paris en arrive glorieusement cette année, 1961, à huit millions d'habitants! C'est fait, on l'a laissé faire. Quelqu'un avait à sonner le tocsin, à temps...Il ne l'a pas fait!

Cent ans que l'industrie est née, que la civilisation machiniste apparut. On ne sut pas que c'était l'apparition d'une civilisation, la naissance d'une nouvelle société. On pensa plutôt que c'était une malédiction, un peste, un pis-aller...une machine à faire de l'argent. Un siècle s'est occupé à installer les gens dans cette machine infernale: patrons et ouvriers, exploitation et statut; révolte! Un siècle de violences, de tentatives d'aménagement, de solutions proposées pour l'harmonisation des conditions du travail, de postulats pour motiver la raison d'être du travail! Un jour, rendre le travail amical.

Sur la Terre Ronde, deux établissements humains existaient depuis les origines: «L'Unité d'Exploitation Agricole» déterminée par le pas du cheval ou du bœuf (quatre kilomètres à l'heure) et la force de leurs jarrets; la «Ville Radioconcentrique des Echanges» apparue au croisement de deux chemins, de trois chemins, de quatre chemins, provoquant automatiquement le rassemblement et la dispersion d'objets de consommation (marchandises), d'idées (écoles et universités), de forces de commandement et d'administration (gouvernement). Lieu des échanges. Par impéritie, le travail moderne s'installa au petit bonheur la chance autour des agglomérations et dans les agglomérations. L'événement est à maturité: la journée de vingt-quatre heures complètement dénaturée par les distances non conjuguées, totalement arbitraires, entre les lieux d'habitation et les lieux de travail.

Les hommes se mirent à vivre sur roues: trains de banlieue, autobus de banlieue, bicyclettes, motocyclettes, automobiles personnelles, le soleil tournait impassiblement en vingt-quatre heures, partageant en deux la journée solaire: le jour et la nuit. Et ce fut une dépense insensée: le gaspillage des temps modernes. On s'écria: le désastre est total. Il faut disperser désormais l'industrie. Ce n'était pas une réponse valable. Il fallait dire: «Il faut localiser l'Industrie!» et découvrir le sens de ce terme: localiser.

A force d'étudier en tous pays, sous tous climats, ce même et unique problème de l'équipement d'une civilisation machiniste, il m'est arrivé de découvrir (comme on apercevrait subitement une soucoupe volante ou un Spoutnik, c'est-à-dire avec stupeur) que la société machiniste ne possédait pas d'établissement humain industriel, ne disposait pas de Cités Industrielles. Et de découvrir que la nature de ce nouvel établissement humain, le troisième, la «Cité Linéaire Industrielle», était d'une forme impérative salvatrice apportant solution aux problèmes qui préoccupent les réformateurs de vraie et bonne volonté, dans tous les camps, même les plus opposés.

La «Cité Industrielle» est linéaire, formée des trois routes d'eau, de terre et de fer par lesquelles arrivent les matières premières et s'en vont les produits fabriqués. Les routes d'eau, de terre et de fer ont un destin commun dicté par la topographie: la pente du thalweg, la où descendent les eaux qui, des montagnes, vont à la mer, - vallées étroites ou élargies ou plaines étalées. Ces trois routes sorti conjuguées par le relief du sol, ou conjugables.

Une innovation capitale intervient: le «transbordement» invention des temps modernes, les moyens de distribution de ces routes d'eau, terre et fer étaient, jusqu'ici, des «embranchements» sur eau, sur route nu sur fer. Ces embranchements (surtout pour le chemin de fer) exigent des étalements au sol, des superficies de terrain parfois immenses, provoquant des encombrements titanesques (les gares de triage des grandes villes en sont une manifestation). L'innovation. C'est le «transbordement», remplaçant les «embranchements». Désormais on saisira, on transbordera et on distribuera les marchandises par «ponts roulants» installés perpendiculairement aux trois voies de terre, de fer et d'eau et au-dessus, dans l'espace libre. Ceci est d'importance capitale: c'est l'articulation de la solution.

«LA LIGNE IRRECUSABLE LE GRAPHIQUE IRREVOCABLE»

Je puis donc tracer cette figure:

Une ligne verticale. A gauche de cette ligne verticale, une zone noire, une flèche descendante, Directoire d'une catastrophe, la guerre atomique (tout sera détruit, y compris les enrichis de l'aventure).

A droite de la verticale s'élançait une flèche dans la lumière, entraînant le destin des «Trois Etablissements Humains».

Deux livres sont parus. L'un à la Libération, sous le signe de l'ASCORAL (Association des Constructeurs pour une Rénovation Architecturale, créée pendant la guerre et comportant onze sections d'études), livre intitulé. «Les trois établissements humains». Petit format n'exigeant qu'une tonne et demie de papier pour six mille exemplaires, papier qui fut refusé pendant trois années. L'édition fut vendue totalement sans que personne s'en occupât particulièrement. En octobre 1959, douze années plus tard, les Editions «Forces vives», de Jean Petit, ont réimprimé sous un autre aspect cet ouvrage auquel furent ajoutés quantité de graphiques explicites.

Tout se construit alors. Tout s'installe. Le programme s'établit ponctuellement et la «reconversion du travail» apparaît possible, tournant désormais le dos aux préparations atomiques, aux chômages. Reconversion du travail voué au bien des hommes. Pour les hommes: un programme pour une civilisation machiniste.

J'ai commencé cette rédaction par une incidence tout à fait accidentelle: la petite révolution de la pharmacie, fraternelle et maternelle, et l'effacement de M. Potard. Une modeste invention était intervenue, la création des matières plastiques dont les débuts furent l'invasion puérile de jouets d'enfants, poupées boursouflées et toutes nues et dont l'un des aboutissements, dans la pharmacie moderne, a autorisé le prolongement inouï de la vie des hommes sur terre, la mortalité reportée à la soixantaine. Une loi sur les Assurances avait déclenché l'événement, une loi généreuse qui dit: penchons nous sur chacun de nos frères, hors de toutes classes. Le statut des médecins s'en trouva bouleversé et désormais fixé: la médecine mise pratiquement au service de l'homme...La pharmacie devint aussi naturelle qu'une nourriture, pour chacun: l'exactitude, la propreté, l'efficacité, etc. Une nouvelle industrie en naissait; c'est désormais un état de choses acquis. L'auteur de ces lignes se permet modestement d'attirer l'attention du lecteur sur cet événement à l'actif de la société moderne ...

Passons au grand fait présent: «Les Trois Etablissements Humains» Frontières à canons, haines sociales, haines des classes, frénésie de la concurrence; brutalité honteuse des affaires, «struggle for life», «Time is money»...Fermons la porte à la guerre atomique. Installons sur la topographie de la Terre Ronde, les Trois Etablissements Humains dont le premier, l'Unité d'Exploitation Agricole, va être réglé par le tracteur et non plus par le pas du bœuf ou du cheval. C'est ici, l'innovation imminente et immanente. Le second établissement. «La Cité Radio-concentrique des Echanges», sera la mise au point qui va éclairer d'une lumière foudroyante le drame des villes tentaculaires contemporaines et trouver immédiatement le salut dans l'exode au long de la «Cité Linéaire Industrielle». Ce troisième établissement, la «Cité Linéaire» fait face aux conflits, riposte aux haines et aux égoïsmes.

Devant une source si prodigieuse de travaux féconds offerte à la société moderne, le choix est entre la nuit sans espoir (installée à gauche de la verticale irrécusable tracée plus haut) et la liberté complète d'action, l'immensité des programmes, l'illimité des solutions confiées aux sociétés modernes (à droite de la verticale): construction des logis radieux «habiter», des usines vertes (travailler), aménagement des loisirs (cultiver le corps et l'esprit), circuler!

Ceci n'est pas de la folie. Non! C'est, depuis 1933, la prophétie de la «Charte d'Athènes» des CIAM. C'est la conclusion des CIAM. «Congrès Internationaux d'Architecture Moderne», qui, au cours des trente années (1928-1959) ont installé dans le monde moderne les bases d'un urbanisme urbain, recherche loyale, désintéressée, persévérante, minutieuse et créatrice: sa valeur c'est la loyauté!

Urbanisme, humaine recherche loyale et créatrice. Oui... Il faut secouer les paresse du statu quo. Nous devons nous tourner au-delà des petits égoïsmes, de toutes les petites choses. Il faut essayer de découvrir la vie, de suivre la vie. Seulement, il faut au moins vingt années pour qu'une idée soit connue, trente pour qu'elle soit appréciée et cinquante pour qu'elle soit appliquée, lorsqu'elle devait alors évoluer. C'est à ce moment-là que pleuvent les discours sur les tombes et les plaques commémoratives. Il est trop tard, tout est à refaire. Pourquoi attendre le malheur ou la catastrophe pour prendre les décisions utiles?

Pour ma part j'ai voué cinquante années de ma vie à l'étude du logis. J'ai ramené le temple dans la famille, au foyer. J'ai rétabli les conditions de nature dans la vie des hommes. Toute cette entreprise, je n'ai pu la mener à bonne fin qu'avec l'aide admirable des jeunes de mon atelier, 35, rue de Sèvres: passion, fol, probité. Je leur dis merci à tous. Il restera là, sans doute, avec tous ceux passés rue de Sèvres, une semence utile. Peut-être plus tard, quelques fois, penseront-ils un peu au père Corbu qui leur dit aujourd'hui: «On travaille en fonction de sa propre conscience ... C'est dans ce cercle que le drame humain se poursuit...»

Soltan, de Varsovie, un ancien de l'atelier, m'écrivait vers 1954 (sans dater sa lettre) les bonnes paroles que voici et qui sont pour moi un petit réconfort: «Les dernières nouvelles de vous: c'est le dernier Girsberger. J'ai réussi à avoir dans mes mains, pendant quelques heures, l'unique exemplaire de ce livre qui se trouve à Varsovie actuellement. Vous savez certainement bien qu'on vous reproche, dans l'Est de l'Europe, "le formalisme et le constructivisme". Evidemment, ces reproches-là sont des bêtises, mais ce qui est frappant quand on regarde vos œuvres récentes, c'est la grande croissance de l'importance du contenu et du sujet. "La main ouverte" de Chandigarh, par exemple.

«Cette importance de la poétique du sujet commence à donner à votre œuvre des valeurs extra-plastiques toutes pharaoniques, quoiqu'elles explorent la sensibilité et la subconscience bien modernes (c'est d'ailleurs le grand apport de ces œuvres). Alors vous reprocher le formalisme devient purement comique, si ce n'était pas tragique! Tragique, car les auteurs de ces reproches construisent beaucoup, mais alors comment? C'est bien là le tragique) Personnellement, je suis absolument certain que, même indépendamment de l'avenir social et politique qui vous attend, vos idées vont triompher dans le monde entier. N'ont-elles pas d'ailleurs une solide base sociale?

«Le triomphe futur des idées Corbu dans tout le monde viendra un jour, mais quand viendra-t-il? Est-ce à l'échelle d'une vie humaine? La mienne, par exemple.

«Pourrai-je un jour vous voir et vous parler des choses que je n'arrive pas à résoudre, des problèmes très "Europe de l'Est": la facilité de l'œuvre d'art au point de vue du consommateur (par exemple)? La question d'être toujours à la portée des masses, etc. Vous connaissez certainement bien ces chansons-là...Mais il y en a tellement d'autres aussi...Cher Monsieur Le Corbusier, les amis qui me connaissent bien rigolent en disant que je pense toujours à vous quand je travaille; je crois que c'est quand même bien vrai...»

De tels propos permettent d'espérer que tous les efforts du père Corbu n'auront pas été complètement inutiles...

A Soltan, à tous les autres je puis dire, la solidarité est un édifice où tout est cohérent, où se trouve toute la gamme des intérêts indispensablement présents, les uns porteurs d'ombre, les autres de lumière. La lumière exprime les intérêts supérieurs de l'amour, de l'amitié, de la fraternité. L'ombre, les intérêts matériels et les égoïsmes. Et, selon que la source éclairante est à bout portant ou reculée, varient en voyance et en quantité l'égoïsme ou l'altruisme.

Le monument de la Main ouverte, par exemple, dont parle Soltan, n'est pas un signe politique, une Création de politicien. C'est une création d'architecte, c'est un fruit d'architecture. Il y a dans cette création un cas spécifique de neutralité humaine: celui qui crée est en vertu des lois de la physique, de la chimie, de la biologie, de

l'éthique, de l'esthétique, toutes ensembles réunies en une seule gerbe: une maison, une ville La différence avec la politique, c'est que son équation comporte physique, chimie, résistance des matériaux, loi de la pesanteur, biologie, faute de quoi tout crève, tout casse, tout s'écroule. C'est comme l'avion: ça vole ou ça ne vole pas et la sanction est vite là. Alors, dans le complexe homme et matière (complexité des programmes) on s'aperçoit que tout est possible et tous les conflits réductibles, il n'y a qu'à en être persuadé et à étudier le problème, ouvrir les mains à toutes matières, techniques et idées, trouver la solution. Etre content, être heureux. Et ne pas passer à la caisse. Oui me suit?

Cette main ouverte, signe de paix et de réconciliation, doit se dresser à Chandigarh. Ce signe qui me préoccupe depuis de nombreuses années en mon subconscient doit exister pour porter un témoignage d'harmonie. Il faut annuler les travaux de guerre, la guerre froide doit cesser de faire vivre les hommes. Il faut inventer, décréter les travaux de paix. L'argent n'est qu'un moyen. Il y a Dieu et le Diable —les forces en présence. Le Diable est de trop: le monde de 1965 peut se mettre en paix. Il est encore temps de choisir, équipons plutôt que d'armer. Ce signe de la main ouverte pour recevoir les richesses créées, pour distribuer aux peuples du monde, doit être le signe de notre époque. Avant de me retrouver un jour (plus tard) dans les zones célestes parmi les étoiles du Bon Dieu, je serai heureux de voir à Chandigarh, devant l'Himalaya qui s'élève droit sur l'horizon, cette main ouverte qui marque pour le père Corbu un fait, une étape parcourue. A vous, André Malraux, à vous mes collaborateurs, à vous mes amis, je demande de m'aider à réaliser ce signe de la Main ouverte dans le ciel de Chandigarh, cité voulue par Nehru, disciple de Gandhi.

En me demandant ces propos, pour ses petits carnets Corbu, Jean Petit souhaitait un tour d'horizon...Moi je n'aime pas parler de ma petite personne. Il faut laisser cela aux journalistes lorsque l'on aura passé les pieds devant. Mais il est bon toutefois de tenir certains propos qui peuvent être utiles. L'autre jour, un gros monsieur, de taille et rebondi, est venu me voir: «Monsieur le Corbusier, pour un nouveau disque! - Il y eu avait déjà donc un? —Oui, il y a déjà quelques années...—Hein, quoi! Vous vous louiez de moi? —Non, c'est vrai. Alors, c'est oui? —Ben oui, mais je vous défends de prononcer un moi, de prononcer une question. —Mais, pour rompre un peu —Non, ça sera du cousu Corbu...»

On m'a apporté, ces jours-ci, des plaques de cuivre éprisses de millimètres et que je grave au burin, le burin est un outil féroce. A 14 ans, j'ai un peu tenu le burin. Toute la force du bras et l'élasticité du poignet ouvrent une piste aiguë. Il faut aller devant, ni à droite ni à gauche. Un type qui sait et peut faire du burin est conduit sur le chemin de clairvoyance, de loyauté et d'honnêteté. Etre vus ou regarder, tout est là. Qualification d'hommes. Ceux qui se montrent, qui exhibent, n'agissent qu'en fonction de la réaction sur autrui, se font «poètes» supérieurs d'une humanité autrement ressentie, autrement supérieure. On coupe les ponts, sans répit. D'autres, les architectes, dignes de la vocation, qui sont assimilés à une œuvre. Simple véritable force motrice de l'œuvre. Celle-ci doit surgir de la physique, de l'imagination, de l'invention, du courage et du risque. Elle n'est intense que si clic est risquée. Lui est dans le risque: toute sa personne, tout son esprit, et sa bourse et sa famille et sa situation. Il ne maudit personne autre que les entraves-mêmes, les réglementations, les astuces des ambitieux, les coups de cochons de gens d'affaires. Il est en plein combat toujours découvert. Il ne pense pas à lui, ni à son attitude, ni à l'effet qu'il produit, mais à ce qui est devant: l'œuvre. Ce n'est pas liquidé en un bref sonnet ou en une pièce de mots eu liberté, en un bouquin d'invectives, en débats au More nu à la Rotonde. C'est le temps d'une année, de deux années, le temps de cinq années pour que l'œuvre soit accouchée et se présente non entre des feuillets largement imagés de blanc, mais dans le domaine public. Ici, tout est responsabilité, vigilance, état d'alerte permanent. Lente, lente, très lente patience de l'expression et fuite de l'élan butant inlassablement contre les lois physiques et intellectuelles. Résistances, usages, et le grand non! Inlassable.

Il y a une attitude, s'avancer comme un dieu vainqueur auréolé de cheveux blonds, surpassant tout ce qui s'est vu jusqu'ici ce ne pas hésiter à dire «merde» à tout et à toutes choses. L'autre attitude vaincre et peut-être aussi bien être vaincu, sans cheveux blonds, mais en cheveux blanchis pour avoir persisté chaque matin à réaliser la tâche, sans prédestination, sans signes apparus dans le ciel, mais parce qu'il avait voulu tenter l'aventure, parce qu'il s'était embarqué sur le bateau, sur l'avion, sur la chimère...Moralité: honneur au commerce et merde pour l'industrie. Messieurs les Créateurs, vous êtes priés de vous acheter un cure-dent et de le sucer publiquement pour faire riche. Il faut, sinon on vous foutra des cailloux sur la gueule.

Ici, à ce point, je dois dire merci à deux hommes: Cervantès et Rabelais. La plus belle lecture pour un homme engagé dans la bataille, c'est l'admirable Don Quichotte de la Manche. Et la vie en trois compagnons, entre Don Quichotte et Sancho Pança, trouve son explication, sinon ses justifications. Béats, les gens, les autres restent bouche-bée si ils ne lisent pas l'admirable Don Quichotte de la Manche. Don Quichotte et Pança montrent l'homme dans le martèlement du sac, du ressac, dans les plus optimismes déchaînements: confiance, loi, amour, don, épanouissement, floraison et extase, et les chutes les plus verticales nettes et sans conteste: tapes sur le nez préparées par des fessées.

Pança passe, surnage toujours et pense à manger. Il a toujours raison. Il sait accepter (proposer ou discuter les compromis). Il s'en sort. C'est extraordinairement vrai. A un autre bout, Panurge et Jean ont trouve la discussion des commentaires, au-delà des limites du poli et s'élèvent au-dessus de tout, au nom des plus sages points de vue, par l'hilarante grossièreté gagnant ici ses lettres de plus haute noblesse. Merde, merde!...braguette et balletron, vieilles putains belles comme déesses, dypsode et loup-garou. Homère et Plin. Homérique, au-dessus, par dessous, hors les petites choses, les grands mots, les cliquetis des batailles, les braquemards. On se met à l'abri de l'abrutissement, on rit! Merci à Rabelais et Cervantès.

Il y a des rencontres, la permanence de laits existants, des contacts... Ainsi Mallarmé:

«Au-dessus du bétail ahuri des humains Bondissaient en clarté les sauvages crinières Des mendiants d'azur, le pied dans nos chemins.»

J'avais à corriger, ces jours-ci, le manuscrit d'un livre écrit en 1911: «Le voyage d'Orient». Tobito, un ancien de l'atelier 35 rue de Sèvres, était venu me rendre visite depuis le Venezuela à mon domicile rue Nungesser. Jean Petit est ensuite arrivé avec le texte du «Voyage d'Orient». Ensemble, nous avons bu le pastis et avons beaucoup parlé. Je me souviens leur avoir dit à tous deux que la ligne de conduite du petit Charles-Edouard Jeanneret à l'époque du voyage d'Orient était la même que celle du père Corbu. Tout est question de persévérance, de travail, de courage. Il n'y a pas de signes glorieux dans le ciel. Mais le courage est une force intérieure, qui seule peut ou non qualifier l'existence. J'étais heureux de revoir Tobito, de voir qu'il poursuivait, qu'il était parmi les fidèles. Lorsque nous nous sommes quittés tous trois, j'ai dit à Tobito qui pensait revenir me voir l'an prochain: «Oui à Paris ou dans une autre planète...», et je me suis dit en moi-même: «Alors, sans doute, auront-ils de temps en temps une gentille pensée pour le père Corbu».

Me retrouvant seul, j'ai pensé à cette phrase admirable de l'Apocalypse: **«Il y eut dans le ciel un silence d'environ une demi-heure...»**

Oui, rien n'est transmissible que la pensée, noblesse du fruit du travail. Cette pensée peut ou non devenir une victoire sur le destin au-delà de la mort et peut-être prendre une autre dimension imprévisible.

Certes, les politiques font flèche de tout bois et tirent parti des faiblesses pour faire du remuement: on tient à rassurer les faibles et les indécis, les apeurés. Mais la vie peut renaître avec les plans, vie eu potentiel dans les herbages et dans les troupeaux, en ces terres abandonnées, en ces villes tentaculaires qu'il faudra démanteler, dans les lieux de travail, les usines qu'il faut rendre belles comme l'enthousiasme...hors des routines et des fonctionnaires blasés.

Il faut retrouver l'homme. Il faut retrouver la ligne droite épousant l'axe des lois fondamentales: biologie, nature, cosmos. Ligne droite inflexible comme l'horizon de la mer.

L'homme de métier, aussi, inflexible comme l'horizon de la mer, doit être un outil de mesure pouvant servir de niveau, de repère au sein du fluctuant et de la mobilité. Son rôle social est là. Ce rôle le désigne pour être clairvoyant. Ses disciples ont installé l'orthogonal dans son esprit. Moralité: se foutre des honneurs, compter sur soi, agir pour sa conscience. Ce n'est pas par des traits de héros qu'on peut agir, entreprendre et réaliser.

Tout cela se passe dedans la tête, se formule et s'embryonne petit à petit au cours d'une vie fuyante comme un vertige, dont on arrivera au terme sans même s'en rendre compte.

Paris. Juillet 1965